

Revue *Sur Zone* n° 24 – novembre 2015

(*Poezibao*)

Oswald Egger

Album Nihilum

(extrait)

Traduit de l'allemand par Jean-René Lassalle

Mère
me prenait
partout avec elle
où elle vannait froment.

Nous piétinions
à travers l'obscur village
sans chanter, les
chiens ont hurlé.

Ruissellent étoiles
incroyablement proches,
infestée
grappe de luisants coléoptères.

Avec les chevreaux
je suis allé
où les sources
(avec les cyprès) se trouvent.

J'aime
cette chélidoine
colorant les lisses-
pâles turquoises, non ?

Et j'extrayais
carreaux laqués
de jointures plâtrées
à ces moules sans tons.

Veines de marbre, profonds
dans les plis dorment sans vie
de plus vivants visages
jusqu'aux chrysalides.

Je cueillis l'herbe longue
sur l'aire de viandage
et la posai aux chèvres
sur leur dos.

Rarement je portais
des chaussures, sur
les épaules peau
de bique et banneton.

Trois fois
je suis parti : une fois
très tôt, et deux fois
je suis revenu.

Mutter
nahm mich
überallhin mit,
da sie Weizen worfelte.

Wir stapften
durch dunkles Dorf,
liedlos, und
die Hunde schlugen an.

Sterne strömen
ungeheuer nahe, die
Plage-
Traube leuchtender Kerfe.

Mit Kitzen
bin ich gegangen,
wo die Wasserquellen
(mit den Zypressen) sind.

Ich liebe
diese Schmergel-
Farbe glatt-
blasser Türkise, nicht ?

Und ich schnitt
Lackkacheln
in Fugengips-
Formen ohne Ton.

Marmor-Adern, tief-
falt schlafen leblos
lebendigere Gesichter
bis in die Puppen.

Ich holte langes Gras
vom Äsfeld
und legte es Ziegen
auf den Rücken.

Oft trug ich
keine Schuhe, um
die Schultern Ziegen-
Fell und Zögger.

Dreimal
ging ich fort: einmal
früh, und zweimal
kam ich wieder.

Je me souviens,
les fibres
de la corde
ont cédé.

Le bateau
s'enfonçait
dans la glace, le
gouvernail se brisa.

Dans une sacoche à fentes
je fus
emporté et
lorgnai vers dehors en grognant.

Je marchais
sur les pointes
des quatre mains
et pieds.

Profondes
jusqu'aux genoux
les formes d'auges
découpées dans le sentier.

Je taillai
dans le bois de cœur
quelques copeaux
d'un ciseau de vigneron.

Je devins
grand pour sortir,
si, mais grand
aussi vraiment (pour partir).

Sur mes
épaules, sur ma
propre hanche,
je suis moi-même assis.

Les rives
des champs mottés
sont sous sérac
gelées.

Je ne sais pas
s'il y a là un ciel
(ou s'il n'est pas là), seule
l'herbe de la forêt est visible.

Ich erinnere mich,
die Faser
des Stricks
zerriß.

Das Boot
brach durch
durchs Eis, und das
Ruder zerschlug.

Ich wurde
in Schlitz-Ranzen
weggetragen und
lugte knurrend heraus.

Ich ging
auf Spitzen von
vier Händen
und Füßen.

Ein bis
zu den Knien
in Trogformen
ausgestanzter Weg.

Ich schnitz aus
Kernholz
Späne,
mit Rebmessern.

Ich wurde
Hinausgeh-groß,
doch, und groß
außerdem (zum Fortgehen).

Auf meinen
Schultern, mir
auf der Hüfte,
sitz ich selber.

Die Ufer
der Klump'tenfelder
sind mit Eisfirn
zugefroren.

Ich weiß nicht,
ob ein Himmel da ist
(oder doch nicht ist), nur
Waldgras ist zu sehen.

Dans la chambrette
aux claires fenêtres
en flexibles
arolles charpentée.

Sapins à bière sucrée,
saules, et foulards
comme des coucous
qui roulent pommes.

La fenêtre
s'ouvrait, festonnées
filoches et coussinets
de brodefeitrine.

Recousus les fils
bobines écheveaux,
mansardes
en peignage d'érable.

Trois coffres à vêtements
roulent dans la brûlecour
des flammes et
la cendre floconne.

La chemise de fourrure
brille
et teintait
la terre suintante.

Avec une soie bleue
je brodais
du bleu
sans bavarder.

Avec du rouge
je brode rouges couvertures,
argenté tortillon, avec
la verte soie du vert.

Venez,
sœurs
parmi les fleurs-trolls
au pré sont des sillons.

Entre bêchage
et cueillage
s'étendent de calmes
années de calme.

An der Kammer
heller Fenster
aus biegenden
Zirbeln gezimmert.

Zuckerbier-Tannen,
Weiden, und Kopftücher
wie Kuckucke,
die Äpfel rollen.

Das Fenster
stand offen, ring-glitsch't
Fitzchen und Kissen
aus Stickfilz.

Vernäht die Fäden
Strang und Garne,
Stuben aus
Ahorn-Hecheln.

Drei Kleider-Truhen
rollen im Brenn-Hof
Flammen und
die Asche flockt.

Das Pelzhemd
glänzt
und färbte
die Sickererde.

Mit blauer Seide
stickte ich
blau
und plauderte nicht.

Mit Rot
stick ich rote Deckchen,
mit Silberzwirn, mit
grüner Seide Grün.

Kommt,
Schwestern
über die Trollblumen-
Wiese sind Streifen.

Vom Pflügen
bis zum Pflücken
liegen stille
Jahre Stille.

Ai créé trois mondes
en grande légèreté
puis ai dormi au sport
de mon bonheur.

Tout, je l'ai sans
raison ni lune
repoussé avant le soleil
à l'autre année.

Cymbales suis et
tambour, souffle
sont poumons-couleurs
à la souris peluche.

Irai dans les montagnes
et moi la rhubarbe
j'en chercherai au ruisseau, a
vec le cerfeuil des prés.

Je rame
canoë, ma
déferlante
terre en pente dévastée.

Les bois sont
carbonisés, bûche attisante
fume, toutes les mains des
petits ports sont aux fourneaux.

Je ne sais pas
où vivre
j'irai, avec
mon bonheur.

Le ciel est dans
sa calme et claire floraison,
cela grouille
d'abeilles et bourdons.

Epluches-rûches...
s'entassent sur prébord
comme d'araignées
des toiles avec guêpes.

Je connais
aucune différence
entre ma vie
et ma mort

Ich schuf drei Welten
mit großer Leichtigkeit
und schlief im Sport
meines Glücks.

Ich habe alles, ohne
Grund und Mond,
vor die Sonne geschoben
aufs Jahr.

Ich bin Zimbeln und
die Trommel, Atem
sind Farb-Lungen
der Fellmaus.

Ich gehe in die Berge,
und werde Rhabarber
holen am Bach, und
den Wiesenkerbel.

Ich rudere
Kanu, mein
wildfließend
geplündertes Hangland.

Die Hölzer sind
verkohlt, das Schür-Scheit
raucht, alle Hände und
Häfchen sind am Herd.

Ich weiß nicht,
wo ich leben
werde mit
meinem Glück.

Der Himmel ist
in stiller, heller Blüte,
und es wimmelt
Biene und Hummel.

Schälwaben
füllen das Vorsims
wie Spinnen-
Netze und Wespen.

Ich weiß
keinen Unterschied
zwischen meinem Leben
und meinem Tod.

Les alouettes
des chaumes cigognent du bec
dans les éponges à poussière
de forêts figées.

Les douilles
puits de jour
colonnes à ourlets
coudées et carreaux.

Ganglions à lymphe
trompes
rubéfanées de crin
en aristoloches.

J'ai claqué
papillons de nuit (zeuzères)
et baies à peau pluche
d'une main.

À la manière
dont le soleil tourne, même plus,
j'ai traversé des mers
de neige.

Au milieu
des mousses du confluent
les eaux noircies au suif
des cimes.

Portillon à prière
vers le dieu
des cabanes et son
grondement de braise.

Je suis longtemps
ou peu de temps
en train de brûler
sans laisser de trace.

Pèlerin gelé,
comme d'étroites langues
marécageuses le long
de cendres et ossements.

Les flèches furent
de la chair
retirées, les
puces et cuillers

Stöpplings-
Lerchen storcheln
in Staubschwämmen
erstarrter Wälder.

Die Stollen
Tüllen
Hohlsaumsäulen
Lachter und Kacheln.

Saugaderdrüsen
Rüsseln
Borst-Rotschelken
zu Holzwurz.

Ich klatschte
Nachtflug-Käfer (Zullen)
und Schälhaut-Beeren
von Hand.

In der Art
wie die Sonne rollt und ob,
durchquerte ich Meere
von Schnee.

Mitten
aufs Flußgabel-Moos
Schwarzwasser-Talg't-
Wipfel.

Gebets-Tür'chen
zum Hütten-
Gott
knurrender Glut-Lärm.

Ich bin lange
oder kurze Zeit
spurlos
verbrannt.

Erfrorene Reiser,
wie die schmalen Sumpf-
Zungen entlang
Aschen und Knochen.

Die Pfeile wurden
aus dem Fleisch
gelöst, die
Flöhe und Löffel.

Texte français extrait du livre :

Oswald Egger : *Rien, qui soit*, traduit par Jean-René Lassalle, à paraître aux Editions Grèges de Montpellier en 2016.

Texte allemand extrait du livre :

Oswald Egger : *nihilum album*, Suhrkamp 2007.

Dans le cycle *Album Nihilum*, le poète germanophone Oswald Egger (originaire du Tyrol d'Italie) a composé 3650 quatrains (1 série de 10 pour chaque jour de l'année). Cette forme en 4 vers proviendrait des « gstanzl » satiriques des chanteurs de villages autrichiens, transformée avec la grâce minimaliste de certains haïkus japonais et une abstraction néologisante propre à Egger.